

## Émigrer, unique rêve de la jeunesse marocaine

# Avoir 20 ans et partir

Qu'ils soient issus des classes favorisées ou des franges démunies, les jeunes n'ont qu'une idée en tête, s'envoler vers des cieux plus cléments. Difficile de les en blâmer quand l'on sait que le chômage est le lot de la plupart des diplômés de l'enseignement marocain.

Quel est le lien entre un jeune du quartier résidentiel Anfa et un jeune du bidonville Sidi Moumen? À part que tous les deux, ils ont 20 ans,



Loubna Bernichi

Ils partagent le rêve de partir. Mais pourquoi partir? Parce qu'il est dur d'avoir 20 ans au Maroc. Cet âge a inspiré poètes et écrivains. La fameuse chanson de Charles Aznavour "Hier encore, j'avais 20 ans" raconte l'espoir, l'avenir, l'insouciance et le rêve.

Les jeunes Marocains ne connaîtront peut-être jamais cet âge. Et pour cause, l'espoir de voir des jours meilleurs est perdu à jamais. Ils ne croient plus en rien. Ils en ont assez des promesses. Pour eux, l'histoire se répète. Ils refusent d'endurer ce que leurs aînés ont vécu. L'avenir n'est plus rose. L'horizon est bouché. Le temps de la désinvolture est fini. L'ambition est tuée à la naissance.

### Moyens

Mais imaginons que tous ces jeunes aient la possibilité de quitter le pays. Le Maroc serait déserté, car ils représentent plus de 55% de la population.

Il n'y a plus de différence entre riche et pauvre, du moins sur ce plan-là. Ils veulent tous émigrer, sauf que les moyens diffèrent. Pour les nantis, l'objectif est plus accessible. Les parents ont compris. Alors que leur enfant n'est qu'un fœtus, ils préparent son avenir. Comment? Au cinquième mois de la grossesse, la future maman s'installe aux États-Unis ou au Canada. Quatre mois après, elle accouche là-bas et le bébé a la nationalité américaine ou canadienne. La citoyenneté de l'as-



• Des jeunes assoifés d'animation culturelle.

surance et de la certitude. Bouchra, 35 ans, cadre financier dans une multinationale, a vécu l'expérience. "En tant que citoyen américain ou canadien, il va jouir de tous ses droits. Tant qu'il a la double nationalité, ça ne me dérange pas. Aujourd'hui, nous n'avons pas encore de projets. Nous aimons le Maroc et nous comptons y rester, mais si ça marche mal, au moins on aura une alternative", affirme-t-elle.

Pour d'autres parents, ceux qui n'ont pas eu la possibilité de le faire plus tôt, ils essayent de se rattraper.

Quand leurs enfants aînés ont leur baccalauréat, ils les envoient à l'étranger. Là-bas, ils achètent un appartement. Bien sûr, leur investissement sera amorti, puisque les autres enfants vont avoir le même parcours. Ils suivront l'exemple de leurs grands frères. Par la suite, les parents iront les voir jusqu'à cinq fois par an, parce que leurs progénitures refusent de rentrer, même pendant les vacances. Amina, 45 ans, femme au foyer, explique ce phénomène.

"Pourquoi voulez-vous qu'ils rentrent? En France, ils ont toutes les possibilités. Les vacances au

Maroc, ça ne les intéresse plus. Ils préfèrent profiter des offres plus alléchantes des agences de voyage pour visiter d'autres pays. De plus, on se retrouve régulièrement. Mes séjours sont très fréquents. À chaque voyage, je reste jusqu'à un mois avec eux. Pour mon mari, ce n'est pas le cas car il travaille et il a d'autres responsabilités. Mais, il se déplace aussi souvent qu'il le peut", affirme-t-elle.

Concernant la classe moyenne, les enfants connaissent le même cheminement à quelques différences.

### Espérance

Les parents remuent ciel et terre et se sacrifient pour envoyer leurs enfants faire des études à l'étranger. Une fois arrivés à l'autre rive, ils se débrouillent.

Ils essayent de travailler en parallèle des études. Il y a certains qui réussissent à allier les deux et d'autres qui abandonnent leurs études pour gagner de l'argent uniquement.

Cette catégorie ne représente qu'une minorité. Au moins cela, ils sont arrivés à quitter leur pays natal avec l'appui de leurs pa-

rents. La grande majorité n'ont pas eu cette chance. Il suffit de faire un tour près des consulats. Dans la longue queue, la moitié jouent la seule carte de l'espoir. Tout un avenir entre les mains d'un employé consulaire. Derrière son guichet en verre, il peut vous envoyer au paradis ou vous laisser en enfer. Ces jeunes, on les reconnaît facilement, il faut juste être observateur. Ceux-là, s'ils osent demander un visa c'est parce qu'ils ont un dossier "béton". Souvent, ils ont déjà un membre de la famille résidant à l'étranger, qui leur envoie un certificat d'hébergement et une prise en charge complète. Eux, de leur part, ils auront fait le nécessaire.

C'est-à-dire, faire des crédits pour gonfler leurs comptes en banque, le temps d'avoir le relevé bancaire avant de rendre l'argent. Ils se seront débrouillés pour avoir une attestation de travail et des fiches de paie falsifiées qu'ils auront payées les yeux de la tête. De quoi faire un petit commerce au Maroc.

Avec leurs dossiers montés de toutes pièces, ils se lèvent aux aurores pour être parmi les premiers arrivés et les premiers ren-

trés au Consulat. Il faut entendre leurs petites conversations du petit matin alors qu'ils attendent.

"Tu demandes un visa touriste?", demande Khalid, 19 ans; "Oui" répond Ahmed, 20 ans.

Et la causerie s'engage. Ils partagent les mêmes inquiétudes et les mêmes espoirs. Ils vérifient leurs documents au moins une centaine de fois. Ils mettent un malin plaisir à se faire peur.

"Tu n'auras peut-être pas ton visa parce qu'il te manque un papier". "Tu as déjà essayé un refus d'un visa Schengen. Tu l'auras peut-être pas."

### Hasard

Avant que les portes du consulat ne s'ouvrent tous les scénarios défilent dans leurs têtes. La plupart du temps, ils sont plein de pessimisme. Au moment même où une lueur d'espoir paraît dans leurs yeux, le voisin ne manque pas de l'éteindre. Même s'ils sont aux portes de l'Europe, ils n'y croient pas tellement. Ils savent d'avance qu'ils ne vont pas avoir leur visa.

C'est comme quand tu joues au Loto. Tu sais que tu n'es pas chanceux, mais tu remplis la grille des numéros pour te redonner l'espoir.

C'est malheureux de voir que l'avenir de nos jeunes dépend des aléas de temps et du hasard. Alors qu'un plan de carrière de vie se trace et s'organise. Cette incertitude, cette recherche continue de soi leur donne la force d'affronter des risques et des périls les plus inimaginables. Le terrain vague à proximité du port de Tanger est l'exemple le plus éloquent du désespoir de la jeunesse marocaine.

Des centaines de jeunes garçons de 7 ans à 20 ans vivent en communauté avec comme seul toit le ciel. Ils viennent de toutes les régions du Maroc.

Ils forment des petits clans. Ils s'entraident et sont solidaires car ils ont tous un seul et même objectif : franchir les frontières es-

pagnols clandestinement. Ils passent leur temps à épier, à attendre le moment où la surveillance policière se relâche pour qu'ils embarquent dans une boîte d'outil d'un camion-remorque à destination Italie, Espagne, Angleterre. Peu importe, du moment qu'il se dirige vers l'Europe. Il est vrai que l'immigration se fait dans un seul sens : le Nord. Il représente le développement, la stabilité, la certitude et l'assurance. Au début des années quatre-vingt, des familles entières ont émigré vers le Sud dans des pays d'Afrique, comme la Côte d'Ivoire. Ils ont réussi à amasser de l'argent mais avec les conflits et l'instabilité que connaît dernièrement ce pays, ils ont tout perdu. "Que voulez-vous ? C'est l'Afrique", diront les fatalistes. Les jeunes Marocains s'y trouvent déjà. Ils veulent le changement, découvrir d'autres horizons. C'est pour ça qu'ils ne perdent pas le Nord.

## Peur

Revenons à Tanger, ces immigrants clandestins représentent le summum de la détresse de deux ou trois générations. "Je veux partir. Qu'est ce que vous vous voulez faire au Maroc ? être exploité comme un apprenti mécanicien ou menuisier ou un travailleur agricole. Trimer toute la semaine pour 25 dhs ? Vous imaginez ! comment je vais vivre, prendre en charge ma famille ? C'est clair, dans ma tête, je pars", répond Lahcen, 15 ans, tout en crachant. À la question est-ce qu'il n'a pas peur de mourir en s'agrippant à un camion-remorque ? Avec une indifférence totale, il répond: "Avant-hier, un ami a péri. Il a glissé et est tombé. Les roues du camion lui ont passé pardessus la tête. Elle a explosé. Il est mort sur le champ. La mort ne me fait plus peur. Elle est plus douce que cette vie misérable que nous menons dans ce bled."

D'autres payent pour crever. Ces centaines d'immigrants clandestins embraquant dans des barques de fortune que la mer Méditerranéenne dévore pour rejeter par la suite leurs cadavres déformés à l'autre rive.

Même les jeunes qui ont préféré rester au pays tout en étouffant le désir de partir redoutent leur décision. À la faculté des sciences Juridiques et économiques Hassan II à Casablanca, les étudiants ont le même dégoût. Ils ont eu leur baccalauréat et se sont inscrits à l'université. Faute de mieux. Ils ne croient plus à ce système d'enseignement archaïque et dépassé



• Des scènes comme celle-ci se font de plus en plus rare.

qui ne produit que des diplômés chômeurs. Ils ont les mêmes appréhensions, les mêmes doutes. Leur avenir est flou. Ils veulent juste tenter le coup. Peut-être qu'ils se dégageront du lot comme une minorité des promotions précédentes. Cette petite frange a pu trouver un emploi décent.

Ils vivent en accumulant des crédits à la consommation. Ceux-là représentent la nouvelle classe moyenne marocaine. Les diplômés chômeurs n'ont pas eu cette chance. Est-ce qu'il faut parler de chance ou de compétence ou de piston ?

Peut-être, il faut les trois ensemble

pour trouver du travail. Ces derniers, à force de sit-ins et de manifestations, ils ont fini par se fondre dans le décor.

L'image du siège de l'Union marocaine du Travail (UMT) à Rabat est associée avec le campement improvisé en signe de protestation d'une vingtaine de diplômés-chômeurs.

Il faudrait dire qu'ils ont beaucoup de courage. Ils n'ont pas lâché prise. Il y en a même qui en dépassait les vingt-ans depuis longtemps. Ça fait des années qu'ils attendent une fonction dans une administration ou une institution étatique. Sur un autre registre, comment voulez-vous qu'un jeune vit ses vingt ans dans la frustration ?

## Détresse

À l'âge où il découvre sa sexualité, il doit la réprimer parce que c'est un interdit. Comment vous voulez qu'un jeune s'épanouisse alors qu'il n'y a pas de lieux de distraction ni de culture ? Rien.

Où il va faire son éducation ?

Entre une boîte de nuit peuplée de prostituées où l'alcool coule à flot ou dans un bar miteux pleins d'ivrognes. Il n'existe pas assez de bibliothèques ni de centres culturels. Dans les petites villes, c'est pire. C'est le désert.

Les seules distractions qui existent pour nos jeunes sont les coins de la rue. De préférence, adossé à un poteau électrique, c'est plus confortable. Là-bas, ils refont le monde. Ils rêvent d'un avenir meilleur, mais pas au Maroc. □

## Entretien avec Chakib Guessous, anthropologue et sociologue

# Nos jeunes sont frustrés

• Maroc Hebdo International : Pourquoi les jeunes Marocains veulent-ils tous partir ?

- Dr Chakib Guessous: C'est le mythe de l'Eldorado. La réussite affichée des premiers travailleurs marocains à l'étranger l'ont développé. Ils ont donné l'impression que partir en Europe procure richesse et bien-être. Ce n'est pas la seule raison.

Le Maroc n'offre pas d'opportunité de travail. Les salaires sont très justes, alors qu'il suffit de traverser les frontières pour avoir plus. Pour les jeunes qui n'ont pas fait des études supérieures, aucun débouché ne s'ouvre à part dans le secteur informel. Le facteur économique est la première cause de cette envie de partir. Vient après le facteur psychologique. La société marocaine n'offre aucune forme d'épanouissement pour un jeune de 20 ans. C'est ce qu'on appelle les freins sociaux.

• MHI: On ne peut justifier l'ampleur de ce phénomène que par le manque de moyens financiers, car nous avons toujours été pauvres...

- Dr Chakib Guessous: Pas de la même façon. La définition de la pauvreté est de ne pas pouvoir satisfaire des besoins élémentaires comme se loger, s'alimenter, s'habiller, se déplacer. Les temps ont changé. Un jeune d'un quartier périphérique de Casablanca ne peut aller en ville s'il n'a pas l'argent d'un ticket d'autobus. Aujourd'hui, il ne s'agit pas juste de manger pour calmer sa faim, mais de



• Chakib Guessous.

se faire plaisir. La pauvreté se fait de plus en plus ressentir car il y a un besoin qui n'est pas satisfait.

• MHI: Les jeunes Marocains sont-ils frustrés ?

-Dr Chakib Guessous: Oui. Le système scolaire est le premier à opprimer les jeunes. Il ne les pousse pas à s'ouvrir, au contraire, il les écrase.

Aussi, dans la société marocaine, seules les personnes âgées et aisées ont droit à l'existence. Un jeune n'a pas accès aux moyens de distraction. Il n'a pas de possibilité d'aller

au cinéma, au théâtre, ou dans un café car il n'a pas les moyens financiers. Dans certains foyers, il n'a même pas le droit de regarder les chaînes de télévision qu'il veut, car c'est le père qui décide. Alors, il a des occupations oisives. C'est le vide. Il constate que les loisirs ne sont pas pour lui. Juste le fait de chômer et de voir les autres travailler, il se sent limité et brimé. 20 ans, c'est l'âge où les sens s'éveillent.

Les jeunes ont besoin de vivre leur sexualité, de se découvrir tandis qu'un jeune Marocain ne peut pas alors qu'il voit que des personnes plus âgées aux portes des lycées embarquant des jeunes filles de 16 ans. Il se figure que cette jeune fille devait être avec lui et pas avec l'autre. C'est une frustration terrible. Au Maroc, il n'y a pas d'alternative. Pour le moment, la seule bouée de sauvetage, ce sont les études. Les jeunes s'accrochent et oublient jusqu'au jour où ils ont leurs diplômes. Et là, les démons se réveillent.

• MHI: Comment retenir les jeunes Marocains pour qu'ils ne partent plus ?

- Dr Chakib Guessous : Il faudrait d'abord commencer par leur donner une éducation saine et correcte. Il doit être éduqué à être ouvert et tolérant. Il faudrait aussi une réforme de l'enseignement. Le système scolaire devrait former des compétences reconnues à l'échelle internationale. □

Propos recueillis par BE.I